

En marge de l'Idéologie : à propos de l'ouvrage de Jean Théodoridès: Stendhal du côté de la Science

Autor(en): **Muller, Maurice / Piguët, J.-Claude**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy**

Band (Jahr): **33 (1973)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Etudes critiques – Rezensionen

En marge de l'Idéologie, à propos de l'ouvrage de Jean Théodoridès:
Stendhal du côté de la Science.

La situation de la philosophie en France dans les premières années du 19^e siècle est en partie caractérisée par une remise en question du sensualisme condillacien. Hors de France, Condillac passe souvent pour un simple disciple de Locke ayant poussé à l'extrême la thèse fondamentale de *l'Essai sur l'entendement humain* du penseur anglais. C'est, très certainement, se tromper sur la signification de son œuvre, quoiqu'il ne fasse pas de doute que le point de départ de Condillac se trouve dans Locke. Les Idéologues, qui ont parfois mal compris Condillac, tout en se réclamant de lui, ont tenté, sur des points essentiels, de réviser quelques-unes de ses thèses principales. A cet égard, Stendhal peut être considéré comme un témoin de l'influence de leurs recherches sur la manière de penser d'un certain nombre de leurs contemporains.

Condillac eut le mérite d'écarter la notion de «facultés de l'âme», mal éclaircie par Locke, et ainsi d'essayer de donner à la philosophie une base absolument incontestable et logique n'admettant rien d'étranger aux événements du monde sensible. Ceci l'amènera en particulier à s'opposer à la théorie mécaniste adoptée par Buffon pour expliquer le comportement des animaux, et à rattacher, conformément à sa conception initiale, l'instinct à l'habitude. Pour lui les mots raison ou instinct nous égarent et ont une fausse vertu explicative. Mais surtout Condillac tente de donner à sa théorie, plus spécialement dans son *Art de penser*, dans sa *Logique* et dans sa *Langue des Calculs*, l'aspect d'un développement analytique étroitement lié à une notion d'identité. Cette notion d'identité, dans l'optique condillacienne, n'apparaît pas comme un principe ayant la nature d'un *a priori*, mais, ainsi que toutes les idées, comme une résultante des sensations ou de leur interdépendance naturelle. Les sensations constituent le monde de la conscience, sont idées en puissance, et ont un caractère affectif qui leur est intrinsèque. En particulier le dernier ouvrage de Condillac, *La langue des calculs*, faisait aussi apparaître le côté cartésien de sa philosophie: la pensée y est caractérisée, comme dans la *Logique*, par les formes analytiques du raisonnement. Raisonner avec des mots ou raisonner avec des «lettres» (des signes) ou des chiffres (des nombres) sont parallèles. Dans les deux cas le mouvement du raisonnement se fait d'identités en identités: le point de départ en est le calcul, et l'algèbre en devient le modèle véritable, de même que chez Descartes, la géométrie euclidienne trouvait son instrument analytique dans les relations algébriques. Ajoutons encore que ce n'est pas absolument sans raison que Diderot percevait une certaine analogie entre la philosophie de Berkeley et celle de Condillac; sans doute, Condillac se posait la question de l'existence d'un monde extérieur à la conscience, mais la réponse est ramenée par lui au jeu des sensations et dépend d'elles seules.

La *Langue des calculs*, inachevée, a été publiée après la mort de Condillac, en 1798 seulement, précédant de peu de temps la publication de la première partie des *Eléments d'Idéologie* de Destutt de Tracy (en 1801) et celle des premiers mémoires de Cabanis sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, qui furent publiés en 1802. Les idéologues, en particulier Tracy et Cabanis, s'écartent de la conception condillacienne de la réduction des «facultés» à la sensation. L'opposition de Tracy au sensualisme de Condillac ne fut cependant pas toujours heureuse: à la logique condillacienne de l'identité, fondée sur les méthodes de l'arithmétique et de l'algèbre, il voudra substituer une logique fondée à l'imitation des classifications chimiques et naturelles. Le sens même de la tentative condillacienne lui échappait partiellement. A cet égard il convient d'observer qu'à l'époque à laquelle Tracy publiait ses ouvrages, et même plus tard, les travaux de Lagrange et de Laplace laissaient aux non-mathématiciens, et quelquefois aux mathématiciens eux-mêmes, l'impression qu'il n'y avait plus rien de fondamental à ajouter, sinon des perfectionnements de détail, à une physique newtonienne fondée sur l'attraction assimilée à un fait, et que les mathématiques elles-mêmes avaient épuisé un domaine d'application au-delà duquel elles cessaient d'être compétentes. L'avenir semblait réservé à d'autres sciences – les sciences naturelles notamment –, à d'autres méthodes qui ne relèveraient pas nécessairement des mêmes principes. Cette manière de voir ne fut étrangère ni à la création d'une «philosophie de la nature», autour de Schelling ou de Ritter en Allemagne, ni aux conceptions de Goethe, ni, dans une direction très différente, au positivisme d'Auguste Comte.

Un autre aspect de la réaction contre Condillac est caractérisé par l'œuvre de Cabanis, à laquelle Tracy donnait son adhésion. Cabanis, médecin, n'aurait pu admettre de séparer la vie de l'esprit des circonstances physiologiques qui en sont l'une au moins des conditions. D'avoir fait abstraction de ces circonstances physiologiques avait entraîné Condillac – selon les termes employés par Stendhal alors qu'il n'était encore que le jeune Henri Beyle – à méconnaître l'instinct. Cabanis tentait de rattacher la notion d'instinct à une notion de «sensibilité organique». L'attitude expérimentale, adoptée par Cabanis et fondée sur l'observation objective (ou qui tente de se fonder sur elle), fut aussi celle de Pinel, de Broussais ou de Bichat; elle eut une influence déterminante non seulement sur la pensée de Stendhal, mais aussi sur le positivisme. Cependant, lorsque Comte publia le premier volume de son *Cours de Philosophie positive*, en 1830, la position de Stendhal était prise depuis longtemps. La pensée de Stendhal appartient entièrement à la période qui a précédé le positivisme.

Stendhal n'est pas un théoricien. On a fait de lui un idéologue, à juste titre en un sens puisque, dans l'ouvrage intitulé *De l'Amour*, il apparaît bien comme un observateur ayant chaussé quelques lunettes idéologiques. N'écrit-il pas lui-même, dans une note du chapitre III de cet ouvrage: «Si l'idéologie est une description détaillée des idées et de toutes les parties qui peuvent les composer, le présent livre est une description détaillée et minutieuse de tous les sentiments qui composent la passion nommée l'*amour*»? Mais ce qu'il aura retenu de l'idéologie, c'est plutôt un certain style de pensée; une attitude à

l'égard des connaissances que savants et psychologues peuvent obtenir au moyen de l'observation et de l'expérience; un style politique également car, à plusieurs reprises, il a manifesté son approbation à l'égard du *Commentaire sur l'Esprit des lois de Montesquieu*, ouvrage de tendances libérales que son auteur, Tracy, n'osa publier en langue française sous le règne de Napoléon (ce livre fut traduit et publié aux Etats-Unis par le Président Jefferson et parut en français, discrètement, seulement sous la Restauration). Stendhal prit d'autre part, en marge de l'idéologie, position avec esprit en 1825 contre le saint-simonisme dans son pamphlet «*D'un nouveau complot contre les industriels*».

Stendhal n'est pas, au sens propre des mots, un véritable témoin de son temps. Ce que l'on nommera plus tard le romantisme intérieur semble lui avoir échappé complètement, quoiqu'il ait eu connaissance de quelque conte d'E. T. A. Hoffmann, qu'il ait eu quelque relation avec le D^r Koreff, médecin magnétiseur, ami d'Hoffmann, n'ait pas ignoré l'existence de Philarète Chasles qui parla d'une manière perspicace (mais bien après M^{me} de Staël) de Jean-Paul. Ce n'est qu'à un point de vue pseudoscientifique qu'il s'est exprimé sur ce curieux *Sethos*, roman de l'abbé Terrasson, qui paraît avoir été l'une des sources de la *Flûte enchantée* de Mozart. Il semble d'autre part s'être tenu à distance du mouvement romantique français; son *Racine et Shakespeare* s'attache aux caractères les plus extérieurs du romantisme. Il fut l'un des premiers lecteurs de l'ouvrage de Madame de Staël, *De l'Allemagne*, mais cet ouvrage, centré sur les grands classiques, était peu propre à l'informer sur le romantisme littéraire allemand, quoique Novalis y fût aussi mentionné. On trouvera des renseignements intéressants dans le livre de M. Théodoridès sur la question du *magnétisme animal* (et la position sceptique prise par Stendhal à cet égard), question qui, on le sait, occupa aussi Hoffmann. De toute façon le romantisme était étranger à la nature de Stendhal – excepté le sien, le romantisme de la passion, et peut-être des « présages ».

Stendhal faisait profession d'aimer les mathématiques, mais ses connaissances dans ce domaine étaient très élémentaires. Il déclarait n'avoir pas été convaincu par les démonstrations de ses maîtres concernant la règle de l'algèbre: «*moins par moins donne plus*», vraie cependant, ajoute-t-il, «puisque évidemment, en employant à chaque instant cette règle dans le calcul, on arrive à des résultats *vrais et indubitables*». Sans doute n'était-il pas doué de l'intuition nécessaire pour percevoir, sous une démonstration semi-empirique, la généralité de la règle, comme l'élève géomètre perçoit immédiatement la généralité d'une démonstration effectuée au tableau noir sur une figure particulière. L'un de ses maîtres lui avait dit d'autre part que deux parallèles se rencontrent à l'infini, et il déclara ne pas le comprendre. Il avait raison en ce sens qu'il se plaçait visiblement dans un espace euclidien, analytiquement cartésien, où tout point est déterminé par trois coordonnées finies, pour lequel la question de l'infini ne se pose pas, et non dans un espace «arguésien» où une existence mathématique est conférée aux points et aux droites «à l'infini». Les deux questions que se posait Stendhal n'ont d'ailleurs été véritablement éclaircies qu'au cours du 19^e siècle, depuis et après Galois (après 1830), avec les développements de l'algèbre abstraite et de la théorie

des groupes de transformations. L'embarras de Stendhal était donc partiellement justifié.

Le don d'observation de Stendhal trouva à s'exercer dans certaines descriptions météorologiques très précises éparses dans ses écrits, de même que sa curiosité et son intérêt pour les questions médicales apparaît dans de nombreux textes, notamment dans des lettres qu'à titre de consul à Civitavecchia il écrivit au sujet des épidémies, de la manière de les combattre, et des quarantaines.

Stendhal a emprunté à la minéralogie son image de la « cristallisation » en amour. Les sciences naturelles lui fournissent des termes de comparaison, comme par exemple : classer ses amis par genres « comme M. Adrien de Jussieu fait pour les plantes ». Il compare à la chimie l'histoire en tant que « science », telle que, selon lui, elle devrait être, ou la politique, et ceci est bien, en un sens, dans le sillage de Tracy. Le classement par tempéraments de son *Histoire de la peinture en Italie* est directement inspiré de Cabanis. Sa fidélité aux deux maîtres de l'Idéologie, à l'Idéologie elle-même, quelquefois aussi à Helvétius qui fut une de ses lectures de jeunesse, apparaît souvent dans ses écrits et dans ses lettres. Il écartera les mouvements de philosophie spiritualiste au sens de Victor Cousin : « nos jeunes philosophes », pensait Stendhal, qui sont en guerre avec Condillac et Cabanis, ferment les yeux aux faits.

M. Théodoridès a procédé dans son livre à une étude exhaustive de l'attitude de Stendhal à l'égard des sciences et des savants. A la fois biologiste et historien de la biologie – et beyliste –, il était tout particulièrement qualifié pour écrire un tel ouvrage.

Maurice Muller